

NOTE DE LECTURE

Génération surdiplômée

Les 20% qui transforment la France

Laurent Braquet Académie de Rouen

La question économique des inégalités, dans les représentations et le débat public, est souvent focalisée sur les 1% les plus fortunés en termes de revenu et de patrimoine. Dans cet ouvrage, Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely évoquent le poids déterminant du diplôme dans le destin social des individus et leur insertion professionnelle, dans un contexte d'intense compétition scolaire, « *une compétition à valeur quasi existentielle* ». L'objectif des jeunes générations est aujourd'hui plus que jamais de figurer dans le peloton de tête des personnes ayant fait des études supérieures, et si possible dans l'avant-garde des 20% des plus hauts diplômés, titulaires d'un Master et issus des grandes écoles de management, d'ingénieur ou de la haute administration. Le livre fourmille ainsi d'anecdotes et de cas concrets de trajectoires de ces jeunes étudiants issus de l'excellence scolaire (HEC, école des Mines, Polytechnique, ESSEC, ESCP-Europe, Science Po, ENA...) qui constituent désormais le modèle envié de la réussite sociale.

Cette classe cultivée, aux effectifs en nette augmentation, numériquement très signifiante, est désormais en mesure de vivre entre soi, et elle est devenue culturellement et économiquement dominante dans le cadre du capitalisme numérique.

Élite dirigeante, sous-élite, alter-élite

Malgré leur destin social convergent, les 20% des surdiplômés sont en réalité traversés de multiples tensions internes, car une partie reste attachée aux valeurs et au mode de vie bourgeois traditionnel, tandis qu'une autre est à la recherche de voies nouvelles de solidarités, de formes sociales innovantes dans l'économie sociale et solidaire (ESS), et dans le développement durable.

Les auteurs développent certes l'idée que c'est au sein de cette classe des 20% que se construit le « *monde d'après* », mais dans un conflit interne à cette catégorie, silencieux mais très important à comprendre :

- Une partie des hauts diplômés, une « *sous-élite* », reste fidèle au libéralisme économique, aux contraintes du marché et à la globalisation, plonge résolument dans le bain de la concurrence et assume son intégration au monde des élites dirigeantes ; Ces étudiants sont généralement fondateurs de start-ups, consultants, ou travaillent dans les grandes firmes de la *high tech* ;
- Mais une autre partie des plus diplômés est en quête d'une utopie alternative au libéralisme économique et s'implique dans un entrepreneuriat social (ESS, *civic tech*, *tech for good*, « entreprises à mission », etc.) et écologique, et forme une « *alter-élite* » fortement critique du capitalisme, et qui cherche à forger sa propre échelle de la réussite sociale et du succès. Quitte à accepter des niveaux de salaires bien inférieurs à ceux du premier groupe social ;

Mais quoi qu'il en soit, les auteurs estiment que « *c'est au cœur de cette classe culturelle que s'écrit notre avenir commun* ». Nous serions ainsi passés, sous l'effet de la constitution de cette catégorie des 20% les plus diplômés, de sociétés classiquement méritocratiques, à des sociétés de performance.

Les 20% remodelent les territoires et les modes de vie

Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely analysent aussi dans cet ouvrage comment les 20% de hauts diplômés se concentrent dans les grandes agglomérations, quittent très souvent leur région d'origine : ils sont largement les artisans de la « *métropolisation* » du territoire et forment les « *anywhere* », des individus mobiles géographiquement et socialement. Ils vivent proches de leurs lieux de travail au sein des secteurs qu'ils ont investis, soit la finance, l'informatique et l'entrepreneuriat numérique, le marketing, la recherche, l'enseignement supérieur, ou les industries culturelles... Ils se concentrent ainsi dans les espaces où l'économie immatérielle se déploie, laquelle est gourmande en matière grise et requiert un haut niveau de capital humain. Mais pour ces 20%, le théâtre des opérations est en fait devenu mondial sur un marché du travail international, où les opportunités se conquièrent avec des stages et des expériences menées à l'étranger. Les 20% sont toutefois en quête de lieux qui offrent certes une intégration économique, mais ils sont également motivés par les territoires qui permettent bien-être et qualité de vie. Les 20% de surdiplômés ont également un mode de vie et des habitudes culturelles spécifiques, qui vont selon Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely de leurs émissions de radio favorites (où les intervenants sont souvent eux-mêmes très diplômés), aux séries dont ils sont friands sur Netflix, à leurs activités sportives, leurs cafés et leurs restaurants préférés, leur alimentation souvent tournée vers les produits de l'agriculture biologique, leurs boutiques de design et de décoration intérieure, et leurs activités de développement personnel et centrées sur le bien-être (naturothérapie, yoga...)

Dans le champ politique, les 20% des hauts diplômés participent largement au débat démocratique, d'autant que l'on sait que le fait de voter et de s'engager augmente avec le niveau scolaire. Selon les auteurs, les plus hauts diplômés adhèrent massivement au triptyque méritocratique scolaire, démocratie représentative, engagement civique. Mais le pendant de cette domination dans le champ politique est aussi le retrait de l'espace démocratique des peu diplômés, et au bout du compte, l'idée bien périlleuse pour la cohésion nationale que la politique serait l'affaire de la classe cultivée. Chez cette catégorie sociale qui rejette souvent le conservatisme social et conjugue le libéralisme économique au libéralisme culturel, les scores politiques sont nettement plus faibles pour le Rassemblement National (RN) et les Républicains (LR). Mais si l'on cherche un point commun, une convergence politique entre toutes les fractions de l'électorat surdiplômé, c'est bien le soutien à l'écologie qui est le facteur

clé.